

cette physionomie altérée et amaigrie par les austérités du cloître. La vie religieuse était là tout entière dans l'un des plus grands et illustres représentants qu'elle ait jamais eus.

On a pu reprocher à l'orateur chrétien d'avoir jugé trop favorablement les succès et le triomphe de la liberté en Amérique ; il avait surtout à parler de M. de Tocqueville et de ses ouvrages, et par conséquent son appréciation portait directement sur ce que M. de Tocqueville en avait vu, il y a trente ans, et sur ce qu'il avait proclamé dans son grand ouvrage de la *Démocratie en Amérique*.

Si, depuis trente ans, les choses ont changé, si les États-Unis n'ont pu fournir une carrière plus longue et plus prospère, certes ce n'est pas faute de vœux sincères et de généreuses illusions ; et il faut reconnaître que la Démocratie a perdu une belle occasion de montrer ce qu'elle était capable d'accomplir.

Sera-t-elle plus heureuse ailleurs, nous n'en savons rien ; mais assurément ce n'est pas dans les États Européens qu'on en a vu la preuve, et le P. Lacordaire a tracé des maux que la démocratie y avait enfantés, un tableau aussi désolant qu'il est vrai et rempli d'enseignements sérieux et salutaires pour l'avenir.

« En Europe, dit le P. Lacordaire, la démocratie a brisé les nœuds du présent avec le passé, enseveli les abus dans des ruines, édifié çà et là une liberté précaire, agité le monde par des événements bien plus qu'elle ne l'a renouvelé par des institutions ; et, maîtresse de l'avenir, elle nous prépare, si elle n'est instruite et réglée l'épouvantable alternative d'une démagogie sans fond, ou d'un despotisme sans frein.

Ce discours qui semble au premier abord comme un panégyrique un peu trop flatteur de la démocratie, est, tout au moins, l'oraison funèbre de la démagogie, pour ne pas dire plus. Nous reviendrons plus tard sur l'enseignement contenu dans de telles paroles.

Mais cédon la place à un spectateur de cette mémorable séance, et ensuite à M. Guizot lui-même :

L'Académie française a eu le 25 janvier 1861 une journée dont elle gardera longtemps la mémoire.

Un moine, vêtu de la robe blanche de saint Dominique, venait s'asseoir, au milieu de l'applaudissement universel, dans les rangs de l'illustre Compagnie où, il y a un demi-siècle à peine, le nom de Dieu, vainement dissimulé sous celui de l'Être suprême, n'excitait qu'un sourire d'incrédulité et de moquerie. Et ce moine, l'orateur religieux le plus éloquent de son siècle, un des guides les plus admirés et les plus suivis des générations contemporaines, ce moine qu'environnent la popularité et la gloire, était accueilli sur le seuil de l'éminente assemblée par un protestant, M. Guizot !

A cet intérêt général de cette imposante solennité, que de particularités frappantes, que de raisons de sympathie et de séduction venaient s'ajouter encore !

Nous ne savons, par exemple, s'il était possible de voir plus de contrastes qu'entre le P. Lacordaire et M. Guizot : l'un, le catholique dont le génie est le plus libre qui

fût jamais ; l'autre, le protestant, qui a le mieux compris et le mieux exprimé la nécessité divine de l'autorité : l'un, que ses croyances fortes et humbles ont sauvé, loin des naufrages et des écueils contre les entraînements de sa propre nature ; l'autre, qui a cherché en lui-même son refuge et sa règle contre les conséquences illimitées de ses symboles religieux.

Nous ne nous arrêterons pas à redire l'impression produite par le discours du Père Lacordaire.

Aux premiers mots, tombés des lèvres du récipiendaire, l'orateur a tressailli ; il était là, devant nous, avec sa voix, son geste, toute son ancienne magie de Notre-Dame. Les applaudissements redoublaient à mesure que se succédaient tant de traits éclatants ou charmants, sur la vie publique et sur le bonheur privé de M. de Tocqueville, sur les différences de la démocratie américaine et de la démocratie européenne, sur l'irrémissible honte du despotisme, et enfin sur Pie IX.

Mais ce qui a dominé toutes les impressions de la séance, c'est le langage tenu par M. Guizot sur la Papauté, sur le Saint qui en porte le glorieux fardeau, sur la cause éternelle dont Pie IX est le martyr, sur l'odieuse politique dont il est la victime.

Après une brillante introduction, M. Guizot a tracé le tableau suivant des premières années du P. Lacordaire.

« Il y a trente-six ans, Monsieur, vous étiez l'un des jeunes lutteurs et l'une des espérances du barreau de Paris. Vous portiez dans cette carrière ardue des goûts, des instincts, des entraînements d'imagination et d'âme qu'elle ne satisfaisait pas ; « Je travaille, écriviez-vous à l'un de vos amis, je prends patience, j'ai de l'avenir devant moi ; ils me présentent tous un bel avenir ; et cependant je suis quelquefois fatigué de la vie ; la société a peu de charmes pour moi ; les spectacles m'ennuient. Je n'ai que des jouissances d'amour propre ; je vis de cela, et encore je commence à m'en dégoûter.

Un homme éminent, votre guide alors, aujourd'hui votre confrère et le mien, qui était déjà, il y a trente-six ans, et qui reste encore aujourd'hui la gloire de ce barreau où vous débutiez. M. Berryer vous dit un jour : « Je crains votre imagination riche et vagabonde, l'ardente témérité de vos pensées, l'exubérance de votre langage ; vous compromettez dans l'indépendance et les luttes passionnées du barreau vos grands avantages naturels ; vous avez besoin de subir un joug, de soumettre votre esprit et votre talent à une forte et sévère autorité. Faites-vous prêtre, vous deviendrez un éminent orateur de la chaire, »

Quelques années plus tard, M. Berryer entendait dire que, dans la chapelle du collège Stanislas, un jeune catholique faisait des conférences remarquables, il allait l'entendre. C'était vous, Monsieur ; la foi s'était saisie de votre âme ; vous aviez suivi le prophétique conseil de votre maître, et quelque favorables que fussent sur vous ses pressentiments, vous avez tenu, à coup sûr, plus qu'il ne s'était promis. »

M. Guizot montre ensuite le jeune orateur, inaugurant les conférences dans la métropole de Notre-Dame de Paris.

« M. Berryer vous avait promis, Monsieur, que vous deviendriez un éminent orateur de la chaire ; vous étiez cela, tout autre chose encore ; vous étiez un missionnaire très-nouveau de la foi et de l'Église chrétienne. Vous aviez vécu d'abord loin de leurs foyers, livré au souffle de votre temps et de votre propre cœur. Vous aviez été ramené sous leur loi par vos plus nobles penchants. Vous tentiez d'y ramener aussi vos contemporains, en épanchant librement devant eux toutes les idées, toutes les émotions, toutes les richesses de votre âme, et en touchant les cordes de la leur. Prédicateur aussi varié et presque aussi agité que votre public ; orateur, encore plein du monde dont vous ve-